

Ecoles d'art et diversité



« Le Jardin d'enfants » (2007), de Marie-Jo Lafontaine, au Musée des beaux-arts d'Angers, dans le cadre de la rétrospective « Dreams are free! », en 2008. MARIE-JO LAFONTAINE

Embouteillages à l'entrée des artistes

Sélectives, les écoles d'art ont fini par voir arriver des étudiants, formés en prépa, dont les profils se ressemblent. Pour aller vers plus de diversité, elles remettent en question leur recrutement

Les artistes de demain seront-ils majoritairement issus de milieux favorisés, originaires d'Ile-de-France et façonnés dans le même moule? C'est, en forçant quelque peu le trait, la question qui sous-tend le colloque « Becoming an artist? » (« devenir un artiste? »), que l'European League of Institutes of the Arts, une alliance d'écoles d'art européennes, organise du 13 au 15 mars aux Beaux-Arts Nantes-Saint-Nazaire, et dont *Le Monde* est partenaire.

Notre pays se distingue par le poids prépondérant des classes préparatoires privées aux écoles d'art. Les écoles d'art publiques sont en effet devenues si sélectives que d'aussi onéreuses qu'efficaces prépas privées se sont imposées, au fil des ans, comme un passage obligé pour intégrer les meilleures institutions. Des écoles qui attirent de plus en plus de jeunes, grâce à la variété de leurs débouchés, à leurs cursus innovants, à leurs bonnes conditions pédagogiques et à leurs promesses d'épanouissement – réalisation de soi, esprit critique, enseignement pratique... La designer Florence Doléac relève le paradoxe de ces prépas : « Elles

préparent bien les étudiants, mais aussi les formatent. » Les indices, qu'elle observe dans les dossiers d'admission aux Arts déco : des candidatures qui se ressemblent, une même méthodologie, les mêmes dessins...

Risque d'assèchement

Conscientes du risque d'assèchement que fait peser sur la création l'homogénéité croissante de leurs étudiants, les écoles tentent d'élargir leur vivier par divers moyens : travail en amont avec des lycées accueillant des publics hétérogènes, entretiens en groupe, nouvelles classes préparatoires publiques financièrement accessibles au plus grand nombre, création de bourses... Parmi les initiatives les plus emblématiques, celles de la Fondation Culture & Diversité, qui organise des stages « égalité des chances » et des réunions avec des lycéens, et tente d'intégrer des profils différents dans ces grandes écoles. D'autres pistes sont explorées, telles que l'organisation de concours moins académiques, à l'image des modalités de recrutement présentes par exemple en Belgique, où la très recherchée école de La Cambre sélectionne par

ateliers spécialisés, au terme de cinq jours d'exercices et de travail, dans de petits groupes qui réunissent des aspirants étudiants et un professeur. Une école qui, comme d'autres de ses homologues belges, attire de plus en plus de Français – à La Cambre, ils constituent plus de la moitié des effectifs.

L'intégration imminente des écoles d'art dans la plate-forme Parcoursup (elle est prévue pour 2020) laisse craindre une aggravation des biais sociaux du système de sélection ; les dossiers scolaires pourraient en effet peser d'un poids croissant... Or, leur hiérarchie reflète massivement, en France, les hiérarchies sociales.

Pour illustrer ce dossier, nous avons fait appel à trois diplômés d'écoles d'art. Une Belge, deux Français : trois générations d'artistes, formés à Bruxelles, à Saint-Nazaire ou à Quimper, dont la diversité de trait et de parcours documente elle aussi, s'il le fallait, les vertus de l'hétérogénéité. ■

JESSICA GOURDON

Dossier réalisé dans le cadre d'un partenariat avec les Beaux-Arts Nantes - Saint-Nazaire.

Marie-Jo Lafontaine

ARTISTE BELGE

Née à Bruxelles dans les années 1950, Marie-Jo Lafontaine s'oriente d'abord vers des études de droit. Elle change de voie pour aller étudier à La Cambre, l'une des principales écoles d'art et de design de Belgique. « J'ai choisi La Cambre pour la notoriété de son enseignement, basé sur les principes du Bauhaus, mais aussi pour son esprit de recherche et d'ouverture. » Elle y a vécu un vrai moment de découverte. « C'était un lieu de liberté, de pensée et de parole que j'ignorais de par mon éducation. » C'est dans l'atelier de sculpture de Tapta (1926-1997) qu'un monde inattendu s'est révélé progressivement à elle.

Marie-Jo Lafontaine est sortie de La Cambre en 1979, après avoir obtenu le prix de la Jeune Peinture belge avec des monochromes textiles en 1977. « Très vite, j'ai été sollicitée par les galeries et aussi par les musées afin d'y exposer mes monochromes. » Comme beaucoup d'artistes, elle a enseigné pendant une dizaine d'années. Mais, dit-elle, avec le temps, « je savais que je voulais trouver les moyens pour développer mon travail (installations multimédias, sculptures vidéo, installations photographiques et monochromes, créations sonores) et subvenir à mes besoins ».

Les grandes écoles d'art s'efforcent d'élargir leur palette d'étudiants

Face à l'engouement pour leurs formations, les établissements publics les plus prestigieux peinent à ouvrir leurs portes à des profils variés. Des dispositifs tentent de contrer ce formatage

Je pensais encore il y a peu que les Arts déco, c'était seulement un musée», avoue, amusée, Anna Gevorgyan. En ce matin de février, la lycéenne en bac pro métiers de la mode travaille dans l'atelier gravure de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (Ensad), à Paris. Elle dessine avec de l'encre épaisse et noire sur des plaques de métal, qu'elle passe ensuite sous presse. À côté d'elle, Axel, Athéna, Léa s'affairent autour de la grande table recouverte de cartons.

Ils sont 31 lycéens, venus de toute la France et de toutes les filières, à participer à ce stage «égalité des chances» organisé par la Fondation Culture & diversité. Une préparation intensive aux écoles d'art où, pendant cinq jours, se côtoient élèves de terminale en bac pro STD2A ou voie générale option arts plastiques, dans une ambiance proche de la colonie de vacances. Ils logent tous à l'auberge de jeunesse et enchaînent les visites de musées, les travaux en atelier, les rencontres avec des artistes...

Axel Marie, en terminale L option arts plastiques, vient de Caen : «Je vis seul avec ma mère, je n'aurais pas pu venir une semaine comme ça si ce n'était pas pris en charge. Je voudrais être artiste, mais je me sentais assez seul jusqu'à présent. Là, je vois qu'il y a des gens qui peuvent m'aider.»

Si ce stage constitue le point d'orgue du programme «égalité des chances» de la fondation créée en 2006 à l'initiative de Marc Ladreit de Lacharrière, patron de Fimalac, il n'en est qu'une étape. En amont, une phase d'information sur les écoles d'art et de design a lieu dans les lycées REP (réseau d'éducation prioritaire) partenaires. En aval, la fondation octroie des bourses pour le passage des concours, des aides au logement ou à l'achat de matériel pendant les études, et poursuit l'accompagnement jusqu'à l'insertion professionnelle. Neuf écoles d'art participent à ce programme, et la fondation a mis en place ce dispositif dans douze autres écoles (théâtre, architecture, cinéma, patrimoine).

Plus de 18 000 jeunes issus de l'éducation prioritaire ont été sensibilisés depuis treize ans, dont 17 000 ont été plus spécifiquement accompagnés et 700 ont réussi un concours. Florence Lafargue, en troisième année aux Arts déco, en fait partie et encadre aujourd'hui les lycéens du stage. «Je ne serais jamais entrée à l'Ensad sans ce dispositif, dit-elle. Mon dossier artistique aurait été beaucoup trop naïf. Sans compter l'aide financière reçue pour passer les concours.»

La prépa, un passage obligé ?

Culture & diversité tente d'ouvrir un peu plus grande la porte de la cinquantaine d'écoles d'art publiques. Face à l'engouement que suscitent ces études, il y a embouteillage à leur entrée, comme le note une enquête réalisée pour le séminaire régional de l'European League of Institutes of the Arts (ELIA), qui se tient à Nantes du 13 au 15 mars. Si les écoles recrutent un candidat sur trois en moyenne en première année, la sélection est drastique dans les établissements les plus prestigieux : 3,5 % à l'École nationale supérieure des arts décoratifs, 7 % à l'École nationale supérieure de créa-

Une sélection drastique qui fait émerger de nombreuses prépas

Une sélectivité très variable

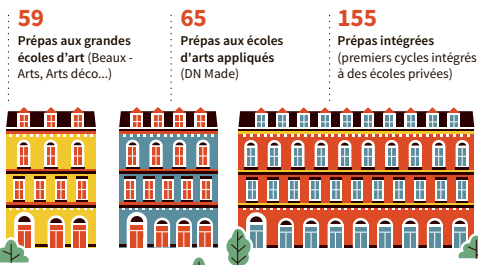
TAUX D'ADMISSION DANS SEPT ÉCOLES D'ART PUBLIQUES, EN 2017



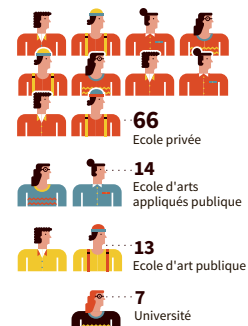
Des prépas en plein développement

En 2018, les **prépas aux écoles d'art** rassemblent **11 700 étudiants**, pour une durée de un an. Leur nombre est en **constante augmentation**.

RÉPARTITION DES DIFFÉRENTS TYPES DE PRÉPAS, EN NOMBRE



RÉPARTITION DES ÉTUDIANTS APRÈS LEUR PRÉPA, EN %



INFOGRAPHIE LE MONDE

SOURCE : ÉTUDE RÉALISÉE PAR CAROLINE MIEROP ET ISABELLE TELLIER, BEAUX-ARTS NANTES SAINT-NAZAIRE, 2019

tion nationale près de 250, quand les deux grandes prépas privées, Prep'Art et l'Atelier de Sèvres, rassemblent entre 500 et 700 étudiants chacune. En 2018, sur les 81 admis aux Beaux-Arts de Paris, 17 venaient de l'Atelier de Sèvres. Ils étaient 15 sur 74 aux Arts déco, 12 sur 40 à Nantes, 31 sur 104 à Saint-Etienne...

«Nous arrivons à une homogénéisation des profils, regrette Pierre-Jean Galdin, directeur de l'École des beaux-arts de Nantes-Saint-Nazaire. Dans mon école, près de 9 étudiants sur 10 sont passés par une prépa et 65 % viennent d'Ile-de-France.» Le taux de boursiers moyen, lui, tourne autour de 40 %, mais tombe à 23 % dans les écoles les plus prestigieuses. Une situation que déplorent certains étudiants. «La majorité d'entre nous vient d'un milieu très bobo, avec un capital culturel assez élevé. Nous sommes quasiment tous blancs. Ce manque de diversité produit forcément un entre-soi artistique appauvrissant», analyse un élève de la Haute École des arts du Rhin (HEAR) à Strasbourg.

Comment en est-on arrivé là ? Côté écoles d'arts appliqués, les effets conjoints de la suppression des mises à niveau en arts appliqués (Manaa), remplacées par le diplôme national des métiers d'arts et du design (DNMADE), et la mise en place de Parcoursup ont fait encore monter la pression.

Toutes filières confondues, 9 900 candidats se sont présentés à l'entrée de l'École Duperré, à Paris, pour 230 places réparties entre BTS et DNMADE en 2018. Le dossier scolaire et la lettre de motivation servent de premier filtre. Un entretien d'une dizaine de minutes pendant lequel le candidat montre ses productions complètes la procédure pour les 2 000 admissibles. Au final, l'École Duperré compte 38 % de mentions très bien parmi ses admis en première année en 2018, et 29 % de boursiers. «L'idéal serait de mesurer d'abord le potentiel créatif, mais Parcoursup ne le permet pas, constate Hélioise Leboucher, la proviseure adjointe de Duperré. Avec la Manaa, nous avions des candidats qui avaient davantage mûri leur orientation.»

Côté écoles d'art, l'entrée dans Parcoursup, prévue en 2020, suscite déjà des inquiétudes. L'Association nationale des écoles supérieures d'art craint que le resserrement du calendrier nuise à l'égalité des chances, car les candidats ne pourront plus passer autant de concours qu'auparavant. Aujourd'hui, le dossier scolaire compte à la marge, voire pas du tout. À l'envoi d'un dossier artistique peuvent s'ajouter des épreuves d'arts plastiques, d'histoire de l'art ou de culture générale avant un crucial entretien de motivation. «Les jurys sondent la curiosité, l'imagination, la capacité d'engage-

ment, le potentiel artistique, résume Emmanuel Hermange, directeur de la classe préparatoire Arcades (Issy-les-Moulineaux) et président de l'Association nationale des prépas publiques aux écoles supérieures d'art. Mais, depuis la mise en place de la réforme LMD

« Depuis la mise en place de la réforme [licence-master-doctorat], il y a près de dix ans, la culture générale a acquis un poids plus important qu'auparavant »

EMMANUEL HERMANGE
président de l'Association nationale des prépas publiques aux écoles supérieures d'art

[licence-master-doctorat] il y a près de dix ans, la culture générale a acquis un poids plus important qu'auparavant. En cinquième année, les étudiants doivent être capables de formaliser un mémoire.»

La Via ferrata, classe préparatoire pour étudiants issus de la diversité sociale des Beaux-Arts de Paris, y est vigilante. «En arrivant en septembre, nos élèves peuvent avoir quelques lacunes culturelles. Ils n'ont pas fait autant de voyages, visité autant d'expos que d'autres. Deux cours d'histoire de l'art par semaine et de multiples visites d'expos leur sont proposés pour y remédier», détaille le responsable, Luc Chopplet.

Faire évoluer les concours

Échapper au formatage. C'est ce qui a conduit l'Ensi-les-Ateliers à concevoir un concours un peu différent depuis sa création, en 1982. «Nous ne cherchons pas des compétences, mais des profils», souligne Yann Fabès, son directeur. Près de 800 candidats se présentent pour 35 places dans le cursus création industrielle. Après une phase d'admissibilité, moins de 200 personnes sont convoquées pour une journée de concours. De 9 heures à 20 heures, elles vont enchaîner en groupe de 4 à 8, puis individuellement, les ateliers et les entretiens. Une épreuve collective de reproduction d'une structure en Lego fait partie des temps forts de la journée. «Le jury observe la dynamique de groupe comme le rôle

de chacun, comment le collectif s'organise et trace des solutions», explique Yann Fabès.

Avec cette méthode originale, l'Ensi constitue des promotions plus hétérogènes. En 2017, seuls 54 % des étudiants sont passés par une prépa. Neuf filières de bac sont représentées parmi les 35 admis, dont un bac pro ou deux STI2D, moins familiers des écoles. Et 45 % viennent de province. Mais seulement 27 % sont boursiers.

Les Arts déco amorcent aussi une évolution dans l'édition 2019 du concours. L'épreuve d'admissibilité a consisté, fin février, en un «portrait d'une promenade», réalisé sur des planches de format A4 complétées éventuellement, innovation de cette édition, par un fichier audio ou vidéo d'une minute maximum. «Sur le fond, cette épreuve ne fait plus appel à des acquis culturels, comme c'était le cas des sujets précédents, mais repose sur une expérience sensible et la manière de la mettre en scène. Sur la forme, laisser la possibilité d'enrichir le dossier d'un fichier numérique permet de puiser dans la pratique spontanée des jeunes, et ainsi de court-circuiter les préparations en tout genre», décrit Emmanuel Tibloux, le directeur de l'Ensad. Il réfléchit par ailleurs à un concours spécifique sur le modèle des conventions éducation prioritaire de Sciences Po.

Au-delà du concours, les écoles d'art travaillent chacune sur leur territoire à tisser des liens avec les lycées à proximité pour mieux faire connaître la filière et lutter contre l'autocensure. L'École des beaux-arts de Nantes-Saint-Nazaire a lancé, à l'été 2018, un programme avec les lycées des Pays de la Loire. Une trentaine de lycéens repérés par les enseignants d'arts plastiques viennent suivre trois ateliers pendant les vacances d'été, de la Toussaint et de février pour préparer les concours. «Seul un étudiant sur dix dans l'école vient aujourd'hui des Pays de la Loire ou de la Bretagne», souligne Pierre-Jean Galdin.

Le directeur ouvre également une prépa pour 60 étudiants à la rentrée 2019, et 200 en 2020. Car, pour le responsable de l'école nantaise, il faut désormais changer d'échelle. «Nous devrions profiter du maillage des écoles d'art, qui sont présentes dans les métropoles, mais aussi dans les villes moyennes, pour multiplier par dix le nombre d'étudiants dans les prépas publiques et en faire un élément constitutif de notre premier cycle. Nous pourrions ainsi attirer des jeunes d'horizons plus divers», plaide-t-il. Reste à convaincre les collectivités et l'Etat, tutelles de ces écoles, de financer une telle croissance. ■

SYLVIE LECHERBONNIER

« La majorité d'entre nous vient d'un milieu très bobo, avec un capital culturel assez élevé. Ce manque de diversité produit forcément un entre-soi artistique appauvrissant »

UN ÉLÈVE DE LA HEAR, À STRASBOURG

tion industrielle (Ensci), 8 % aux Beaux-Arts de Paris, 15 % à Nantes, en 2017.

Face à cet écrémage, la classe préparatoire fait de plus en plus figure de passage obligé : 65 % des élèves de première année en école d'art publique sont passés par une prépa, selon l'étude réalisée pour ELIA. Il existe plus de 270 programmes préparatoires aux écoles d'art et d'arts appliqués. Leur coût varie de 0 à 9 000 euros, selon leur statut. Autre phénomène : l'ensemble des prépas sous tutelle du ministère de la culture accueille près de 500 élèves, celles sous tutelle du ministère de l'éduca-



« Le Cartographe » (crayon, plume et numérique, 2019), projet de bande dessinée de Xavier Lissillour.

XAVIER LISSILLOUR

Xavier Lissillour

ILLUSTRATEUR FRANÇAIS

Sorti, en 2016, des Beaux-Arts de Quimper, section arts, Xavier Lissillour, né en 1991, est illustrateur pour la presse et collabore régulièrement à *Libération*, *Télérama*, *L'Obs*, *Slate* et *Le Monde*. Ce n'était pas sa vocation première. Il se voyait plutôt artiste, exposant en galerie ses installations, ses dessins contemporains, ses sérigraphies...

Xavier Lissillour est entré aux Beaux-Arts, après un bac sciences et techniques industrielles arts appliqués, en vue de faire de la BD. « *Les Beaux-Arts m'ont ouvert plein de voies que je n'imaginai pas. C'est fabuleux de pouvoir se consacrer entièrement à ce qu'on aime faire, avec tout le matériel pour expérimenter ses envies.* » La difficulté de trouver des lieux d'exposition l'a obligé à faire des petits boulots, à son arrivée à Paris, en 2017. « *Je ne vis pas de mon travail artistique, comme 95 % des élèves des Beaux-Arts je suppose.* Et, surtout, *j'ai toujours été plus proche des milieux indépendants, fanzinet, BD indé.* »

Un jour de 2017, il envoie des dessins à *Libération*. Son travail plaît, et commande lui est passée d'illustrations pour une série d'été. « *C'était le début d'une visibilité qui m'a ouvert d'autres portes...* »

« Les prépas privées engendrent un formatage »

ENTRETIEN | La designer Florence Doléac préconise que les grandes écoles d'art changent leurs modes de recrutement

Florence Doléac est une designer à nulle autre pareille. Créer des objets ? Elle ne saurait s'en contenter, jouant constamment à la frontière entre le fonctionnel et l'inutile, le domestique et le fantastique, le rationnel et l'incongru. Ce qu'elle cherche, c'est avant tout à créer chez l'usager « un soupçon de régression, une allégresse ». Formée au design industriel à l'Ensci Paris, après un BTS d'expression visuelle à Toulouse, elle participe de 1993 à 2003 aux Radi Designers, un collectif tribulion qui bouscule les us et coutumes du monde du design, mais aussi de l'art.

Voilà quinze ans qu'elle joue en solo mais en s'entourant, pour chacun de ses projets, de posturologues, d'ethnopsychiatres, de chamanes. Une cafétéria sauvage, des lits pour rêver dans les arbres, une taupe qui surgit dans le salon... Chacune de ses inventions fait basculer l'objet usuel dans l'humour ou la poésie.

L'enseignement dans les écoles d'art, Florence Doléac est tombée dedans par hasard, à 29 ans. « *Cela me permet de voir évoluer le métier vers davantage d'écologie, de pensée, de liberté,* » assure-t-elle. Elle est professeure depuis 2004 à l'École nationale des arts décoratifs de Paris (Ensad), dans la section design objet-mobilier. « Sois le sculpteur de ton existence » : ainsi s'intitulait un repas de fête-exposition qu'elle organisa en 2017. Un bon résumé de son art comme de sa pédagogie.

On reproche aux écoles d'art une grande uniformité dans leur population, est-ce que ce phénomène vous frappe à l'Ensad ?

C'est un sentiment assez bizarre. Dans les couloirs, je suis impressionnée par le profil caractéristique des étudiants, qui semblent assez privilégiés, un peu 5^e arrondissement pour caricaturer. En revanche quand je les connais, je découvre chez eux une grande diversité. Il y a beaucoup de boursiers, d'élèves

qui travaillent pour payer leurs études. Peut-être cela vient-il du secteur design ? C'est vrai que, dans la section mode, tout le monde est très looké, par exemple. Mais c'est aussi lié à l'impact de l'architecture de Philippe Stark, qui a massacré le lieu [l'école, située rue d'Ulm, a été restructurée par le designer en 2004] en le refermant sur lui-même. Son architecture a un impact très uniformisant.

Emmanuel Tibloux, directeur de l'Ensad depuis six mois, s'engage à accentuer la diversité sociale et culturelle des élèves. Quelles sont vos possibilités d'action ?

C'est difficile à dire car l'image de l'école va stimuler certains profils. Les plus fofoues ou tout-terrain préféreront peut-être l'École d'art de Strasbourg, davantage pluriculturelle. Il y a un côté enfermant, car les jeunes qui viennent à l'Ensad sont attirés par la réputation d'un diplôme prestigieux. Ceux qui entrent ont souvent les chevilles qui gonflent : 80 sont admis, sur 3 000 demandes, un véritable effet d'intronisation. Mais cela ne dure pas, car ils comprennent vite que trouver sa propre voie, c'est un sacré travail.

Faudrait-il changer le déroulement des concours d'entrée ?

L'Ensad pourrait, bien sûr, faire une révolution du concours, et éviter le côté « Koh-Lanta » des quatre épreuves, qui contraignent à subir autant de micro-jurys. C'est dommageable, car un étudiant qui un professeur trouve fantastique peut être négligé par un autre. Un bon sujet peut passer entre les mailles du filet sans que personne s'en aperçoive, car tout est divisé, il n'y a pas de lisibilité globale des individus. C'est dommage, d'ailleurs, que l'on continue à retrouver ces divisions strictes entre disciplines au sein de l'école. Toutes les sections restent très échantées, alors que les étudiants sont beaucoup plus libres aujourd'hui, ouverts à la

pluridisciplinarité. Les miens vont beaucoup vers le design social, humanitaire, par exemple, et je m'amuse bien plus avec eux qu'à mes débuts. Ils recherchent moins la contrainte, davantage le risque. Mais l'école ne leur tend pas encore assez de perches dans ce sens.

Quelles seraient vos préconisations ?

Avec l'ancien directeur, Marc Partouche, on avait, par exemple, évoqué l'hypothèse de prendre 300 élèves en première année, un peu comme pour une prépa, et garder ensuite les 80 les plus motivés. Cela nous permettrait de filtrer sur une connaissance plus fine des indi-

« Nous n'avons pas assez d'étrangers à l'école : quelques Asiatiques, mais aucun jeune du Maghreb ou d'Afrique »

vidus. On pourrait aussi, comme on est à l'époque des selfies, demander aux 3 000 candidats de faire une vidéo d'une minute sur leur parcours, leurs désirs. Cela serait éclairant. Mais c'est vrai que cela prendrait un temps fou de visionner tous ces films. On pourrait tout aussi bien imaginer choisir les 80 premiers inscrits, ou faire un tirage au sort : ça m'arrangerait bien, car cela produirait enfin une vraie diversité.

Dans les écoles les plus courues, une majorité de candidats sont passés par des classes préparatoires privées, ce qui conduit à la prédominance de classes sociales privilégiées. Comment éviter ce biais ?

Nous essayons de l'éviter, car ces prépas aux écoles d'art engendrent un vrai formatage. Il est vrai que certains professeurs continuent de sélectionner sur la dextérité du dessin, alors que d'autres comme moi cherchent plutôt des singularités, un imaginaire, un univers. Quand j'ouvre un dossier, je sais immédiatement si l'élève sort d'une prépa privée. D'autant qu'il y aura dix dossiers similaires, avec le même sujet, le même projet. Reste qu'aujourd'hui, environ 45 % de nos étudiants sont passés par ces prépas privées. Moi, je conseille plutôt de partir faire le tour du monde sur un voilier, c'est une bien meilleure prépa. Après, le candidat a plutôt intérêt à tomber sur moi au jury, c'est vrai !

Etes-vous favorable à davantage de prépas publiques, comme à l'Ensa avec la Via Ferrata, à Marseille ou à Lyon ?

Bien sûr ! Si on veut une vraie égalité des chances, pour tous, les prépas privées relèvent d'un processus injuste. Une vraie ségrégation. Surtout quand on veut faire une école publique derrière. Mais il faut aussi souligner que certains élèves n'ont pas du tout à être préparés, et échappent à la standardisation. Et ceux qui sortent des prépas privées évoluent aussi, pour trouver leur propre univers.

Que pensez-vous de la mise en place de frais de scolarité plus élevés pour les élèves extra-européens que préconise le gouvernement ?

Je suis contre tout ce qui peut nous enfermer. On se tire une vraie balle dans le pied, on en a tellement besoin, de cette diversité ! Pour moi, cette décision est incompréhensible. Nous n'avons pas assez d'étrangers à l'école : quelques Asiatiques, même si ce n'est pas évident pour eux, mais aucun jeune du Maghreb ou d'Afrique. En douze ans, j'ai eu un seul étudiant africain, c'est dire... ■

PROPOS REcueillis par EMMANUELLE LEQUEUX

« Arrivage permanent », performance de Quentin Faucompré (au sol), avec Charles Pennequin et Antoine Boute, au Générateur, à Gentilly (Val-de-Marne), en 2014. QUENTIN FAUCOMPRÉ

Quentin Faucompré

ARTISTE FRANÇAIS

C'est grâce au bouche-à-oreille que Quentin Faucompré, né en 1979, est entré aux Beaux-Arts de Nantes, en 1997. Et aussi « parce que c'était l'école d'art la plus proche de chez moi », explique avec malice le Nazairien, qui a toujours considéré son passage aux Beaux-Arts comme une continuité dans sa création artistique. Déjà, il dessinait avant d'y entrer et, pour lui, le but était surtout de faire des rencontres, avec des professeurs, des techniciens, des étudiants, des intervenants extérieurs, des critiques d'art. L'esprit d'ouverture lui tenait à cœur : « Les portes étaient grandes ouvertes, il n'y avait pas de Digicode. Il y avait même des inconnus qui passaient juste pour échanger. » Pendant ses études, il a été confronté aux réalités d'une vie artistique, avec expositions, parutions de livres, travail avec des éditeurs.

Le travail de Quentin Faucompré, qui navigue entre dessins et performances, a été marqué par celui de Jacques Lizène et de Julien Blaine. Il a décidé de vivre de son art, en dépit de périodes difficiles.



La Belgique, eldorado des étudiants français

Chaque année, les écoles belges accueillent toujours plus de jeunes de l'Hexagone. Reportage à Bruxelles, à La Cambre, qui compte 53 % de Français, attirés par une sélection moins dure et une pédagogie libre

BRUXELLES - envoyé spécial

Il sont une douzaine, jeunes filles et garçons assis en cercle autour d'un professeur, sur une parcelle de gazon d'un jardin à la française. Autour d'eux, des arbres centenaires protègent des bruits de la ville. C'est l'hiver en ce mercredi de février, mais c'est un soleil de mai qui baigne le parc. Une yogi peu habillée prend d'improbables poses, des chiens sans laisse font courir des joggeurs et des bébés promènent leurs mamans au bord du Maelbeek. « Ici, c'est un peu Pouldlard », s'amuse un habitué.

Pas de magie pourtant entre les murs de l'ancienne abbaye cistercienne de La Cambre à Bruxelles, mais de l'art. Depuis quatre-vingt-dix ans, l'avant-garde artistique belge a trouvé ici un incubateur de jeunes talents. La réputation de l'École nationale supérieure des arts visuels (Ensav) a tant essaimé en France que ses candidats se présentent en masse à l'entrée de l'école. Aujourd'hui, la majorité (53 %) de ses 670 étudiants est originaire de l'Hexagone. A l'École supérieure des arts Saint-Luc, à Bruxelles, 28 % des élèves sont français. Au total, les seize écoles supérieures d'art de la Fédération Wallonie-Bruxelles comptent aujourd'hui un tiers d'étudiants venus de France (soit 2568 jeunes). Et, chaque année, cette proportion augmente. Ils étaient 1500 – soit 23 % des effectifs de ces écoles – il y a dix ans, selon les chiffres de l'Académie de recherche et d'enseignement supérieur belge.

Sélectionner autrement

Raphaëlle Dogo, Toulousaine de 22 ans, fait partie de cette légion d'étudiants à avoir fait le choix de poursuivre ses études d'art outre-Quévrain. Bac en poche, la jeune femme a tenté d'intégrer l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse. « Je ne savais pas ce qu'on attendait de moi, j'ai patienté trois heures pour passer un oral de quelques minutes, et j'ai été recalée », raconte-t-elle. Par défaut, elle prend le chemin de l'université locale et décroche une licence d'arts plastiques. Mais la formation dispensée dans la Ville rose ne lui suffit pas. « On étudiait les techniques, mais en surface, dit-elle. J'ai voulu me recentrer sur le dessin. J'ai choisi La Cambre, car la spécificité de cette école, c'est le travail en atelier. Ce qui prime, c'est la pratique. »

Le bachelier de communication visuelle et graphisme de La Cambre compte parmi ses étudiants Alexandre Lorgnier, un Francilien de 23 ans. Avant Bruxelles, le jeune homme avait

suivi, au sein de la réputée école Estienne, dans le 13^e arrondissement de Paris, une mise à niveau en arts appliqués (Manaa), puis un diplôme des métiers d'art (DMA) en graphisme. Il avait ensuite candidaté à plusieurs écoles des beaux-arts françaises et enchaîné les refus. « Je n'ai été pris nulle part », reconnaît-il.

La sélection dans ces écoles d'art françaises est sévère, en raison de l'accroissement du nombre de candidats ces dernières années. En 2017, les taux d'admission en première année étaient de 21 % aux Beaux-Arts de Nîmes, de 20 % à Nancy, de 18 % à Dijon, de 15 % à Nantes, de 10 % à Lyon, de 8 % à Strasbourg et à Mulhouse. En 2018, seulement 8 % des candidats ont été pris aux Beaux-Arts de Paris, et 3,5 % aux Arts déco (Ensad). Une machine à produire de l'échec ? « Je n'avais pas le profil », reconnaît Alexandre, qui a obtenu, en Belgique, une des douze places ouvertes dans sa spécialité, pour quatre-vingt candidatures. Car La Cambre sélectionne également, mais différemment. Une sélection variée (entretien, présentation de travaux, épreuve de dessin, exercices...), et moins dure : environ 30 % des 500 candidats sont admis en première année.

Le reflet d'une philosophie particulière, explique Benoît Hennaut, directeur de l'établissement. « La Cambre a été fondée dans les années 1920, une période de turbulences culturelles durant laquelle les avant-gardistes ont généré de nombreux mouvements artistiques. L'école est porteuse de cette histoire contre l'académisme. Aujourd'hui encore, le projet artistique que nous défendons est marqué par cette génétique-là. » C'est cet ADN d'avant-garde qui sert de bou-

sonne aux étudiants et les conduit jusqu'à l'ancien cloître. Hélène, une Franco-Belge de 20 ans, a postulé à deux écoles : les Beaux-Arts de Bruxelles et La Cambre. Elle a préféré cette dernière, qu'elle jugeait moins « formatée ». « Dès les concours d'entrée aux Beaux-Arts de Bruxelles, un assistant est venu me voir pour m'expliquer comment dessiner, raconte-t-elle. Je ne fais pas une école d'art pour qu'on me dise quoi faire, mais qu'on me donne les outils, les clés nécessaires pour que j'avance. Je veux être une autodidacte éclairée. » Et la lumière, c'est à La Cambre qu'elle l'a trouvée.

Une vie moins chère qu'à Paris

La réputation de l'école n'a pas seulement passé les Ardennes. « Elle est européenne », estime Marta Babakova, étudiante tchèque de 25 ans, en master de design d'accessoires. Pour cette jeune Pragoise aussi, l'identité de l'école tient à sa manière de faire passer ses savoir-faire. Déjà diplômée d'un bachelier en design dans son pays, Marta a acquis ici une méthodologie qui commence par un projet, puis des dessins, une maquette... Une lente élaboration. « Ici, on n'exige pas de nous d'être certains. On nous demande juste de mettre tout ce qu'on a sur la table, et c'est seulement après que nous gérerons les aspects techniques », témoigne-t-elle.

Cette totale liberté, encouragement permanent à une expression artistique débridée, est appliquée dans les trente-cinq cursus de premier et de second cycle, proposés par l'école qui compte notamment stylisme, sculpture, design, conservation, peinture, photographie, typographie, cinéma d'animation... Autant de spécialités où chacun est appelé à produire sans frein. Les enseignants, en majorité des professionnels de leur spécialité, « nous poussent », explique Raphaëlle. L'objectif, c'est d'aller plus loin. La pédagogie est ici l'expression artistique. Benoît Hennaut la revendique, avant le grand bain du monde de l'art contemporain, auquel se promettent ses étudiants. « L'école est un espace préservé où la prise de risque peut être maximale, dit le directeur. Si on doit échouer, c'est ici qu'il faut le faire. C'est dans ce lieu d'expérimentation permanente que les étudiants avancent en fonction de leur propre prise de risque. » Quant à la méthodologie, comme l'intendance, elle suivra.

Pour l'intendance, les étudiants français, et plus particulièrement les Parisiens, apprécient les loyers bruxellois, deux ou trois fois inférieurs à ceux de Paris. « Je paie 350 euros pour 25 mètres carrés, et Bruxelles est une ville vrai-

ment belle, dotée d'une vie culturelle dense », apprécie Raphaëlle. Souvent, quand les jeunes Français décrivent les Bruxellois, c'est une avalanche de compliments : « ouverts », « patients », « chaleureux », « respectueux... ». Même la victoire de la France contre la Belgique en demi-finale de la Coupe du monde de football semble digérée. « Il y a bien eu un tag "Nique la France" à l'entrée. Mais il a fini par être effacé », dit Alexandre. Enfin, les frais de scolarité, à La Cambre, sont modestes : 350 euros par an.

Mais si les étudiants français se trouvent bien à l'Ensav, quelques étudiants belges grincent des dents quand ils doivent batailler avec leurs voisins francophones pour intégrer l'établissement. « Il y a parfois un sentiment d'injustice, admet Hélène. Alors que le cursus belge prévoit l'intégration des écoles d'art après l'obtention de notre équivalent du baccalauréat, nous sommes en concurrence, pour seulement quelques places, avec des étudiants fran-

« L'école est un espace préservé où la prise de risque peut être maximale. Si on doit échouer, c'est ici qu'il faut le faire »

BENOÎT HENNAUT
directeur de La Cambre

çais qui ont déjà suivi des études à l'université, ou parfois des classes préparatoires à près de 10 000 euros l'année. »

Y a-t-il trop de Français à La Cambre ? « Si on part du principe que c'est un établissement de service public belge, financé par les deniers publics belges, on pourrait considérer que 53 %, c'est un chiffre trop important sur un plan administratif et financier, surtout que la réciproque n'est pas de mise côté français, dit le directeur de l'école. Mais je me réjouis de cette mobilité européenne, c'est une richesse pour cette génération qui n'a jamais connu autre chose qu'une absence de frontière entre nos pays, qu'elles soient physiques ou culturelles. »

Pas de contrôle d'identité sur le campus. « Ce que nous apprenons en cours, c'est autant l'héritage artistique belge que la scène française, dit Lionel Dury, 22 ans, belge et étudiant en dessin. C'est notre culture. Nous la partageons. »

ÉRIC NUNÈS